

# L@ lettre tourangelle

JANVIER 2021

---

## Edito

par Hélène Girard

« Le combat c'est anti-dépressif »

Formule percutante pour débiter et teinter cette nouvelle année 2021. Je l'emprunte à Pierre Sidon qui a conclu ainsi notre année de Séminaire clinique, le 4 décembre en visioconférence.

Loin d'en faire une formule conclusive, elle résonne pour l'équipe de Tours comme boussole et ouvre des horizons, dont nous avons tant manqué durant des mois, du fait de la pandémie du coronavirus.

Mais de quel combat s'agit-il ? Est-ce un combat intime avec soi-même ou face à ce qui nous entoure ? Sans doute, est-ce un peu des deux. Dans le premier cas, il peut s'agir du combat contre l'inertie, celle qui nous pousse à remettre sans cesse les choses à plus tard, en attendant un avenir meilleur ou que le changement vienne de l'Autre. Dans le second, il s'agit du combat en tant que citoyen et en tant que praticien, celui que la psychanalyse d'orientation lacanienne mène pour lutter contre le processus de massification à l'œuvre dans notre société, et qui produit un phénomène d'indifférenciation si puissant. Face à cela, nous suivons le sillon ouvert par Freud et Lacan, puis repris par Jacques-Alain Miller, en misant sur la singularité de la clinique, à savoir une clinique qui ne se réduit pas à classer mais qui donne la parole à des sujets singuliers.



Dans le second, il s'agit du combat en tant que citoyen et en tant que praticien, celui que la psychanalyse d'orientation lacanienne mène pour lutter contre le processus de massification à l'œuvre dans notre société, et qui produit un phénomène d'indifférenciation si puissant. Face à cela, nous suivons le sillon ouvert par Freud et Lacan, puis repris par Jacques-Alain Miller, en misant sur la singularité de la clinique, à savoir une clinique qui ne se réduit pas à classer mais qui donne la parole à des sujets singuliers.

Au sein des institutions, les équipes sont souvent en difficultés, de plus en plus soumises à l'idéologie de l'évaluation, inapte à faire du cas par cas, avec des moyens qui se réduisent à peau de chagrin et des politiques sanitaires qui ne visent qu'à niveler les pratiques en les réglementant.

De ce constat, Pierre Sidon a fait un combat, au sein de l'institution où il est directeur médical et qui accueille des sujets dits addicts. Ce combat est tout aussi bien celui de chacun. Cette conférence a produit un effet anti-morosité en mettant en évidence la marge de manœuvre qui existe au sein des institutions, notamment si on parvient à modérer le discours du maître. Ainsi, Pierre Sidon a souligné l'effet contre-productif du discours de l'hystérique, qui en manifestant un refus ne fait que renforcer le maître. « Une institution, c'est le discours du maître collaboré » précise P. Sidon, selon l'expression de Lacan, expression qui est à entendre du côté de la capacité à se servir du discours du maître comme d'un semblant nécessaire. En acceptant de savoir s'en passer pour pouvoir s'en servir, une subversion est possible.

Je conclurai avec une autre boussole anti-grisaille institutionnelle qui vise à maintenir éveillés les praticiens, en les invitant à ne parler que de la clinique lors des réunions. L'idée est de contrer la pente qui consisterait à parler de l'institution. Parler de l'institution revient à s'en occuper comme si elle était malade, « cela relève d'un désir qui est que l'institution soit malade, nous dit P. Sidon, et à ce moment-là, on parle de nous tout le temps. » Alors une astuce : « une façon de ne pas s'occuper de l'institution est de s'occuper des patients. » Dit comme ça cela paraît évident, mais face au rouleau compresseur des protocoles, on pourrait bien oublier l'essentiel, qui s'appelle le retour à la clinique.

Toute l'équipe de Tours vous souhaite une très belle année et vous prépare un beau programme avec des conférences et soirées dans les mois à venir, ainsi que quelques nouveautés. En attendant de vous retrouver, vous pouvez lire les contributions de Valérie Binard sur *La honte* d'Annie Ernaux, ainsi que les échos de la conférence de Pierre Sidon, par Jocelyne Haffner et Anne-Laure Maratray.

## Ecrire l'indicible : La honte d'Annie Ernaux

par Valérie Binard

Le terme de honte résonne avec le thème des 50èmes Journées de l'Ecole de la Cause Freudienne, *Attentat sexuel*. Le traumatisme d'une « mauvaise rencontre », c'est un impossible à dire que le sujet essaie de cerner, en éprouvant souvent un sentiment marqué par la honte et la culpabilité.

Dans sa « Note sur la honte »<sup>[1]</sup>, J.-A. Miller revient sur la disjonction entre la honte et la culpabilité. « La honte est un affect primaire du rapport à l'Autre. Dire que cet affect est primaire est sans doute vouloir le différencier de la culpabilité. La culpabilité est l'effet sur le sujet d'un Autre qui juge, donc d'un Autre qui recèle des valeurs que le sujet aurait transgressées. On dirait du même pas que la honte a rapport avec un Autre antérieur à l'Autre qui juge, un Autre primordial non pas qui juge mais qui seulement voit ou donne à voir. »

Le livre d'Annie Ernaux, *La honte*, récit autobiographique paru en 1997, témoigne de cet objet regard porteur de honte : ce que le sujet voit lui fait honte.

« Mon père a voulu tuer ma mère un dimanche de juin, au début de l'après-midi. » C'est ainsi que commence son récit : elle décrit pour la première fois, après déjà de nombreux livres, le déroulement de l'agression violente dont elle a été spectatrice à l'âge de 12 ans : comment son père a agrippé d'une main sa mère et de l'autre main pris une serpe. Elle s'était d'abord réfugiée dans sa chambre puis entendant sa

mère hurler « Ma fille », elle s'est précipitée dans la cave où se passait le drame, en criant « Au secours ». Elle ne se souvient plus ici que de « sanglots et de cris ». A. Ernaux écrit qu'ils se sont retrouvés tous les trois dans la cuisine. Son père n'était pas redevenu normal : il tremblait et avait sa voix rauque, « sa voix inconnue ». Elle rapporte la phrase que son père lui a répété à ce moment-là : « Pourquoi tu pleures, je ne t'ai rien fait à toi » et plus tard, ils sont partis tous les trois se promener à bicyclette, sans un mot d'explication.

« C'était le 15 juin 52, écrit-elle. La première date précise et sûre de mon enfance. »

Il y a eu un avant et un après cette « scène » qui marque « la date inaugurant le temps où elle ne cessera plus d'avoir honte ». La fin d'une innocence... A commencé pour elle ce temps où « elle devait seulement empêcher que son père tue sa mère et aille en prison », le temps de la surveillance, d'être en alerte au moindre éclat de voix entre ses parents et l'intranquillité, source d'angoisse, qu'un drame puisse se produire en son absence. Cet épisode tragique, qui a eu lieu dans l'épicerie familiale, ne se reproduira jamais...

Elle a toujours eu, écrit-elle, cette « scène indicible, figée en elle ». Elle croit que cette scène la fait écrire depuis toujours et « qu'elle est au fond de ses livres ». Elle n'avait jamais pu écrire « la terreur sans mots qu'a été pour elle ce dimanche » comme si un châtiment allait arriver, qu'elle ne pourrait plus écrire.

Cette honte, elle la ressent à l'école privée catholique où elle étudie : « Je ne ressemblais plus aux autres filles de la classe. J'avais vu ce qu'il ne fallait pas voir. Je savais ce que, dans l'innocence sociale de l'école privée, je n'aurais pas dû savoir et qui me situait de façon indicible dans le camp de ceux dont la violence, l'alcoolisme ou le dérangement mental alimentaient les récits conclus par « c'est tout de même malheureux de voir ça ».

Avec la honte, son regard sur ses parents a changé et elle prend conscience du regard des autres sur sa condition sociale.

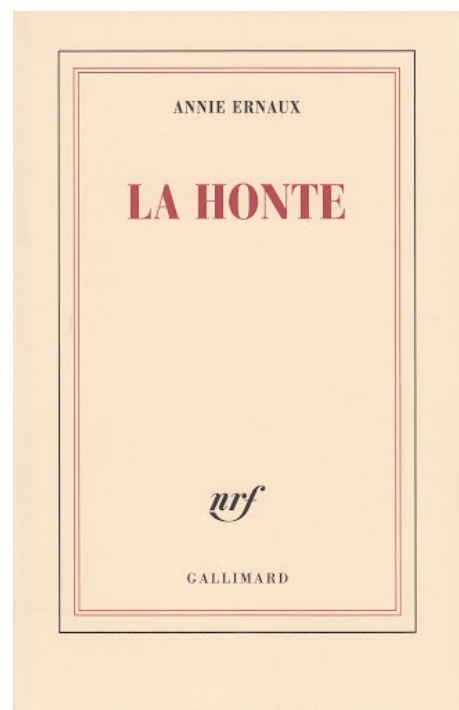
Durant l'été, la jeune fille « a entraîné un rhume mêlé de toux ». Son oreille droite s'est bouchée. Elle n'entendait plus sa voix et celles des autres lui « parvenaient à travers un brouillard ». Elle évitait de parler. Elle se « croyait condamnée à vivre ainsi ».

Spectatrice de la jouissance obscène du père, c'est un forçage, un attentat à la pudeur que la jeune A. Ernaux a subi, avec la déflagration que cela a produit en elle, comme une sorte de disparition du sujet qui perd sa voix, « une néantisation ».

Les paroles adressées par le père à sa fille après le drame, le silence familial sur ce qui vient de se passer, font-ils aussi traumas ?

Cette effraction violente est, pour l'auteure, une rencontre avec un réel inassimilable mais ce traumatisme familial n'est pas vraiment le sujet de son livre : elle ne cherche pas à comprendre ce qui s'est passé et évite toute analyse psychologique du geste paternel. Elle cherche à écrire sur ce moment de bascule qui l'a faite entrer dans le monde de la honte, qui est aussi pour elle, une honte sociale.

C'est en étant, comme elle écrit, ethnologue de soi-même, qu'elle a pu mettre en mots cette « chose de folie et de mort ». Il s'agit de contextualiser d'un point de vue socio-historique le drame familial : elle va chercher dans les articles de journaux, aux Archives de Rouen, les faits qui se sont passés dans son village, le dimanche 12 juin 1952. Elle décrit deux photos, l'une prise avant le drame et l'autre après, comme deux bornes temporelles inaugurant « la fin de l'enfance ». Elle enquête par un travail de mémoire, sur cette période révolue, avec des photos, des objets et des souvenirs. C'est sa façon d'atteindre la réalité d'alors : « me servir de ces mots, dont certains exercent encore sur moi leur pesanteur, pour décomposer et



remonter, autour de la scène du dimanche de juin, le texte du monde où j'ai eu douze ans et cru devenir folle ».

Avec la psychanalyse, il s'agit de dire l'indicible, qui est autre chose que l'écrire. « La jouissance, c'est le moment que je ne peux pas dire », écrit Lacan.

La psychanalyse nous enseigne que la honte est l'indice d'une jouissance éprouvée, ignorée à soi-même, un obstacle pour dévoiler son fantasme, comme le révèle Freud dans son texte « Un enfant est battu ».

La psychanalyse permet de traiter le réel auquel le sujet a été exposé, cet affect de honte qui parfois le submerge et l'empêche de vivre. « Il y a ceci dans la honte : l'impression que tout maintenant peut vous arriver, qu'il n'y aura jamais d'arrêt, qu'à la honte, il faut plus de honte encore », écrit A. Ernaux .

« A quelques hommes, plus tard, raconte-t-elle, j'ai dit : « Mon père a voulu tuer ma mère quand j'allais avoir 12 ans ». Avoir envie de dire cette phrase signifiait que je les avais dans la peau. Tous se sont tus après l'avoir entendue. Je voyais que j'avais commis une faute, qu'ils ne pouvaient recevoir cette chose-là. »

Un psychanalyste, c'est quelqu'un qui peut recevoir cette chose-là, accueillir ce qui peut s'entendre de ce qui se dit entre les mots.

La parole, en analyse, a tant de façons de se dérouler pour approcher l'indicible du trauma. Elle ne se réduit pas à une vérité factuelle : il s'agit pour le sujet de bien-dire le dévoilement de l'intime, du secret à l'adresse d'un Autre qui va l'accompagner dans la traversée de sa souffrance.

La psychanalyse d'orientation lacanienne nous enseigne qu'une fois le récit de l'attentat épuisé, le sujet se trouve face à l'impossible à dire, sur le bord d'un trou dans le savoir et dans le symbolique car le réel du trauma n'est pas accessible. Il s'agit alors de border ce trou par la lettre plutôt que de produire du sens.

Cet impossible peut être une invitation à l'acte d'écriture dont témoigne A. Ernaux, en bordant par ses mots le réel traumatique. C'est sa réponse singulière pour sortir, après quarante ans, du silence de la honte et tenter de retisser le voile qui s'est déchiré ce dimanche de juin.

Dans *La honte*, elle livre un texte magistral, dans un style épuré, d'une précision implacable, pour cerner la vérité d'une honte intime et sociale : « L'écriture comme un couteau ».

[1] Miller J.-A., « Note sur la honte », *La Cause freudienne*, n° 54, juin 2003.

## « Un lieu pour un lien » <sup>[1]</sup>

par Jocelyne Haffner

C'est par cette périphrase énigmatique et suscitant notre désir de savoir que Pierre Sidon nomme l'institution qu'il dirige à Champigny-sur-Marne : le CSAPA Meltem, (Centre de soins, d'accompagnement et de prévention en addictologie). Au sujet de sa pratique institutionnelle dans ce lieu, il cite Freud, puis Lacan : « (...) le collectif n'est rien, que le sujet de l'individuel. » <sup>[2]</sup>

Médecin psychiatre et psychanalyste, Pierre Sidon a évoqué ce lieu de soins très particulier dans une belle visioconférence le 4 décembre 2020 : « L'addiction, une civilisation anti-amour ».

Un titre qui résonne plutôt comme un début de poème, un dit dont on saisit le sérieux et la portée créative, créationniste, dirait-il.

Soigner des sujets toxicomanes dans une institution requiert en effet une clinique singulière. Le plus souvent en rupture avec le lien social, ces sujets ne se perçoivent pas comme des trouble-fête. Aux prises avec leur ravage, tels le héros du film de Sean Penn <sup>[3]</sup> errant « into the wild », avides d'une liberté sans limite, aspirés par le vide, ils soignent leur malaise avec l'alcool ou une autre substance toxique, désignés comme « addicts » ils sont à eux-mêmes leurs propres médecins. Impasse qui peut tourner à la tragédie. Tant que faire se peut, ils continuent ainsi de dériver dans un monde dont le discours capitaliste les exclut, sans être jamais reliés à un groupe autrement que comme « épars assortis », tous addicts. Au mieux pour ceux-ci qui peuvent s'adresser à d'autres sans être empêchés par la honte.

Restent tous ceux qui sont sortis de la communauté humaine, celle qui fait lien par la parole vraie. A ces sujets psychotiques, que déchettise la société, la pratique institutionnelle instaurée au CSAPA et fondée à partir de la clinique propose un accueil du symptôme, et des soins qu'inspire la psychanalyse mise en actes.

Les actes institutionnels sont ici des actes analytiques : la parole comme acte qui soigne et non comme simple expression du discours de la science médicale, parole qui engage celui qui soigne comme celui qui s'adresse à l'institution pour y trouver de l'aide. Les règles institutionnelles y sont précises, justifiées : elles sont dites, à l'occasion rappelées à celui qui est entré et a consenti à un certain nombre d'entre elles. Celui qui entre a demandé à se soigner.

Il y est donc reçu avec la singularité de son parcours, par une équipe qui elle-même accepte de travailler avec tous dans un décloisonnement réfléchi. Cette rencontre permet souvent d'instituer un transfert, un lien donc, lien social et d'amour tel que le conçoit et le permet la psychanalyse. Comme le souligne Pierre Sidon, « Ne pas être rejeté suffit à instituer un transfert. Être accepté et peut-être aimé. »

Les professionnels vont s'occuper du patient « avec un certain attachement », mettre en place des dispositifs soignants appuyés sur une orientation précise, tenue notamment grâce aux réunions.

L'un des enjeux de ces dispositifs est de parer aux effets ravageants de désubjectivation auxquels sont livrés ces patients au cours de leur errance sociale. Peuvent-ils en dire quelque chose, eux qui ont perdu le chemin de la parole, et à qui il est possible de faire don d'une présence qui suscitera leur parole : l'atelier d'expression créé par Pierre Sidon en est un des moyens offerts aux patients.

Expression plutôt qu'écriture puisqu'on y crée aussi bien poèmes, essais, tableaux, photos ou sculptures. Le but restant de parler, tant sur les écrits que sur les diverses productions. Pierre Sidon remarque que la participation est grande, on y travaille sur la langue, les mots, et les effets « sont bons, y compris pour le psychanalyste ». Une pratique de la conversation aussi, vivement « conseillée à certains qui ont un rapport tordu au signifiant maître ».

L'écriture y prédomine, mais comme le précise P. Sidon, si les effets sont souvent intéressants, elle ne fait pas toujours métaphore. « Sur cet escabeau, on y monte mais cela ne fait pas forcément symptôme ».

Concluant sa conférence, il nous invite à nous rendre sur le site de cet atelier : [escabeau.online](http://escabeau.online).

On y fait de belles découvertes, ainsi ce début de poème, en guise de conclusion ou d'introduction :

« Partir

Partir vers l'horizon

Partir vers un meilleur avenir

Renoncer à l'alcool

Renoncer à ce qui n'est plus

Tout laisser pour mieux rebondir, tout pour mieux vivre... » (30 décembre 2020).



Caranvansérail in [escabeau.online](http://escabeau.online)

[1] J.A. Miller : *Le lieu et le lien*, cours de l'orientation lacanienne, année 2000-2001, inédit (lisible en ligne).

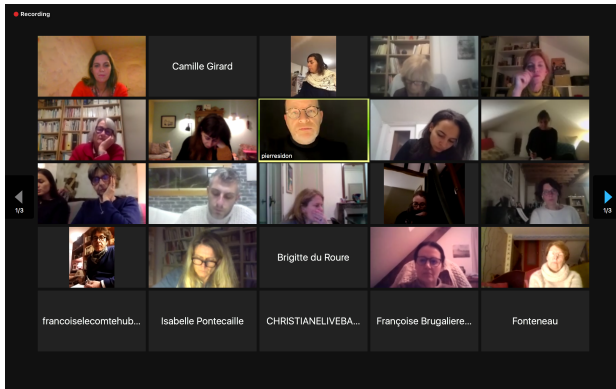
[2] J. Lacan : *Écrits*, note 2, p 213.

[3] Film : *Into the wild*, Sean Penn, 2007.



## « Une civilisation anti-amour » ?

par Anne-Laure Maratray



Pour répondre au contexte sanitaire singulier, nous avons eu le plaisir d'accueillir et d'écouter Pierre Sidon en visioconférence le 4 décembre dernier. Il a pu témoigner avec force de sa pratique orientée par la psychanalyse.

Psychiatre, psychanalyste et directeur du CSAPA MELTEM depuis une dizaine d'années, il a pu évoquer comment l'institution a été modifiée et comment, avec son équipe, ils ont construit l'institution à partir de la clinique. Ainsi, il a été question d'un engagement concret où il n'y a pas d'autre choix que de tenir, là où l'institution a

pour vocation de s'occuper du déchet, là où elle exerce une fonction de bord.

Car dans un contexte où les contraintes administratives, réglementaires sont nombreuses, l'engagement doit être durable. Il faut inventer, non sans enthousiasme, de nouveaux dispositifs permettant une malléabilité. Ce pousse-à-la-créativité permet ainsi au patient de passer d'un dispositif à un autre sans qu'il y ait rupture de soin. Cette institution offre un lieu pour le lien social. Et ce qui a lieu dans ce lien est le transfert. En appui de celui-ci, il s'agit d'une tentative de limiter la désobjectivation du sujet.

### Agenda

#### **Mercredi 3 février : soirée Cereda**

autour du texte de Lacan « La signification du phallus »

Soirée réservée aux inscrits du groupe. [isabelle.buillit@gmail.com](mailto:isabelle.buillit@gmail.com) / [solennedaniel@gmail.com](mailto:solennedaniel@gmail.com)

#### **Vendredi 19 février à 20h30- Séminaire clinique de Touraine**

avec Caroline Leduc: Difficultés contemporaines dans le transfert.

En visioconférence - Inscription auprès de Hélène Girard [acf.vlb.tours@gmail.com](mailto:acf.vlb.tours@gmail.com)

#### **Samedi 23 janvier- Question d'École: Le Fake.**

En visioconférence - Inscription : [events.causefreudienne.org](https://events.causefreudienne.org)

#### **Samedi 13 mars- 6ème Journée de l'institut de l'enfant**

: La sexualité des enfants

En visioconférence - Inscriptions prochainement ouvertes.

Ce début d'année est aussi le temps des permutations dans l'équipe de Tours. Nous en profitons pour remercier vivement la précédente équipe, composée de Christine Lecoq, porte parole, ainsi que Isabelle Buillit pour les comptes, Valérie Binard et Yves Girard aux cartels.

Pour 2021-2023, Hélène Girard est la porte parole, assistée de Solenne Daniel, ainsi que Annie Berton pour les comptes, Anne-Laure Maratray et Marine Prudhomme aux cartels. Merci également à l'équipe de la Lettre Tourangelle qui poursuit son précieux travail de relecture et d'édition.